

mise et ruinée. La fourberie peut réussir à un moment de surprise, mais son œuvre ne pourra jamais subsister, et elle finira bientôt par s'ensevelir dans la défiance et la honte. Un peuple naissant qui l'acclame, signe par cela-même son arrêt de mort,

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable, dit le Poète ; mais on peut dire aussi justement, que rien n'est fort que le vrai, et que lui seul est durable.

Maintenant cédon la parole à M. de la Prade :

Tout peuple, en renaissant, s'adore dans un homme,
Il prend de son héros le nom dont il se nomme ;
Comme sa propre image, il assied sur l'autel
Ou son Léonidas, ou son Guillaume Tell ;
Sous les traits de l'idole il sent qu'il va revivre.
Or, ce bronze le juge et le peint mieux qu'un livre.
Son arrêt est gravé dans l'œuvre du sculpteur,
Sa liberté ressemble à son libérateur.

Chez nous, Français, les fils de la Chevalerie,
Une femme, une vierge a fondé la patrie ;
Son âme y ressuscite à l'heure du danger,
Son nom est le défi qu'on lance à l'étranger ;
Car, la race des Francs que tout Calvaire attire,
S'aime et se reconnaît dans Jeanne la Martyre.
Toi, tu choisis pour Dieu le fourbe florentin,
Tu l'assieds sur le seuil d'un empire latin :
Italie ! et voilà qu'à peine indépendante,
Au mépris de Colomb, de Raphaël, de Dante,
Quand tu veux évoquer un visiteur du ciel,
Ta jeune liberté s'éprend de Machiavel !

Cache, Italie, un front qui conseille le crime,
Cet art impur forgea la chaîne qui t'opprime.
Montre tes Raphaël et tes Alighiérés !
Va ! va ! ce n'est pas trop de tous ces noms chéris
Pour effacer des cœurs, où la colère abonde,
La liste des tyrans que tu donnas au monde.
Cache le Machiavel ! alors nous oublierons
Que les flancs de ta louve ont porté les Nérons.
A tes libérateurs, quitte d'ingratitude,
Tu donnas par avance assez de servitude !
Assez d'impures mains auront appris chez toi
Le jeu des faux serments et le bris de la loi.
Ce bronze où Machiavel par tes soins doit revivre
Inviterait les Rois à pratiquer son livre ;
Tu veux, ainsi, funeste à nos derniers parents
Tenir de siècle en siècle école de tyrans.

Jamais au Vatican, abrité de nos glaives,
On ne verra trôner le Prince, ou ses élèves,
Tant qu'à travers nos deuils et nos destins errants
Nous garderons, au moins, notre vieux nom de Francs.

Nous avons en horreur l'astuce et le mensonge,
Et les fourbes chez nous, dans leurs trames surpris
Succombent écrasés sous le poids du mépris ;
Machiavel y verrait, debout sur une place,
Nos enfants de sept ans lui cracher à la face.
La ruse ôte, chez nous, leur prestige au vainqueur,
Le succès éblouit, mais ne prend pas les cœurs.

Ah ! tandis qu'à nos yeux, dressé comme une injure,
Ce bronze italien fait un dieu du parjure,
Que des vieux droits d'Europe éteint le clair fanal,
Qu'on s'appuie à tâtons sur le bien ou le mal,
Que le monde passif comme en un mauvais songe
Laisse trôner si haut la fourbe et le mensonge,
Nous les soldats du Christ, nous Francs, nous maintenons
Ces vertus, ces devoirs qui nous doivent leurs noms ;
La fierté d'une libre et loyale parole,
La foi prompte à signer de sang un cher symbole,
Et l'audace d'un cœur, sans reproche et sans fiel,
Qui ne craint ici-bas que la chute du ciel !

Depuis la conquête de la Chine on voit des résultats

qu'on ne pouvait absolument prévoir ; cependant voici ce que disait il y a quelques années, un R. P. Jésuite, missionnaire dans l'Orient, sur les dispositions des Chinois :

“ Tout le monde, ce nous semble, écrivait-il, ne se fait pas une juste idée du rôle de la France en Chine. Le voici en deux mots :

“ Si notre situation commerciale est encore assez insignifiante, notre influence morale est immense. Cette influence est aussi ancienne que nos missions. Le nom de Français passe encore maintenant en Chine pour appartenir à tous les Missionnaires catholiques.

“ La France possède, à l'heure qu'il est, dans la seule province de Nankin, l'entière confiance de plus de 72,000 chrétiens, et, à divers degrés, celle de plusieurs millions de païens, qui ont entendu les chrétiens leurs voisins, leurs amis et leurs parents, exalter le caractère français. Un grand nombre d'entr'eux ont déjà lié des relations sympathiques, soit avec les Missionnaires, soit avec nos Consuls et nos Officiers de marine.

“ Le temps n'est plus, sans doute, où les Missionnaires formaient à la Cour de Pékin comme une succursale des corps savants de l'Europe, pratiquaient en grand la fonte des canons et dotaient d'une artillerie l'armée tartare, immortalisaient le plus beau règne de la dynastie nouvelle par une littérature philosophique et religieuse, qui ne le cède, ni pour le fond, ni pour la forme, à aucune des littératures de la même époque, et, par ces travaux prodigieux, conquéraient enfin la liberté de faire le catéchisme.

“ Toutes ces choses ont disparu ; mais ce qui subsiste, c'est la tradition toujours vivante du dévouement et du zèle. Or, la plupart des Missionnaires étant Français et les autres passant ici pour tels, leur bonne renommée prédispose les indigènes à lier avec la France des relations amicales.

“ J'ajouterais que la présence d'autres peuples, dont les procédés sont quelquefois si différents des nôtres, donnent lieu à des contrastes qui n'échappent point aux Chinois, et tournent en général à l'avantage de la France.”

Enfin, un journal officiel, *Le Moniteur de l'Armée*, déclare dans un dernier numéro : que le nombre des chrétiens, en Chine, est beaucoup plus considérable qu'on ne le pensait d'abord ; et qu'ils forment la partie la plus intéressante dans toute population, aussi bien que la plus influente, comme on le verra dans les lignes suivantes :

Le sort des chrétiens chinois s'améliore chaque jour ; leur nombre est beaucoup plus considérable qu'on ne le pensait dès le principe ; ils forment la partie la plus honnête et la plus laborieuse de la population. Il y a là pour la France, un grand élément d'influence, car les Mandarins nous craignent profondément. Ils estiment notre caractère, et ils considèrent tous les catholiques comme nos protégés. Les autres nations semblent aussi reconnaître ce fait, et les Anglais, qui sont généralement antipathiques au catholicisme, ont pour nos Missionnaires en Chine des égards tout particuliers.

Ces derniers, du reste, semblent vouloir imiter l'exemple de leurs devanciers. Nous apprenons, en effet, qu'ils vont ouvrir à Pékin une école pour les orphelins ; ils enseignent à ces enfants, avec les principes du christianisme, les mathématiques élémentaires et les arts utiles.

Le Cabinet de Lecture a eu encore une séance intéressante. M. Auguste Genand, nous a lu sur l'immortel Montcalm, un discours très-bien fait, très-bien écrit et qui mérite tout particulièrement d'être reproduit. Il a